

# MAYORGA

Saint-Jean-Pied-De-Port

CLASSE  
de 3e

LA LIBERATION DES CAMPS NAZIS, LE RETOUR DES DEPORTES  
ET LA DECOUVERTE DE L'UNIVERS CONCENTRATIONNAIRE

CONCOURS NATIONAL DE LA RESISTANCE  
ET DE LA DEPORTATION 2014-2015

## LUCIENNE DASSIE TEMOIGNE

LE CAMP DE RAVENBRÜCK

RESEAU DE RESISTANCE COMETE

PRESENTATION DES CAMPS NAZIS



# SOMMAIRE

♦ *Présentation des camps de concentration et d'extermination.*

♦ *Ravensbrück, un camp de concentration pour femmes.*

♦ *Rencontre avec Lucienne Dassié Saboulard, résistante, déportée à Ravensbrück.*

♦ *Comète le réseau de passage des aviateurs, au Pays Basque.*



Archives municipales de Bayonne

L'équipe de 3e du Concours National de la Résistance et de la Déportation.

Mise en page : Emma Roy , Kattin Arrayet

Textes : Aurélien Piolet, Xabi Bidegain, Cyprien de La Lande d'Olce, Damien Eyherabide

Traitement photographique : Kattin Arrayet, Damien Eyherabide.

Professeurs : Mixel Esteban (histoire), Marie Vogein (technologie).



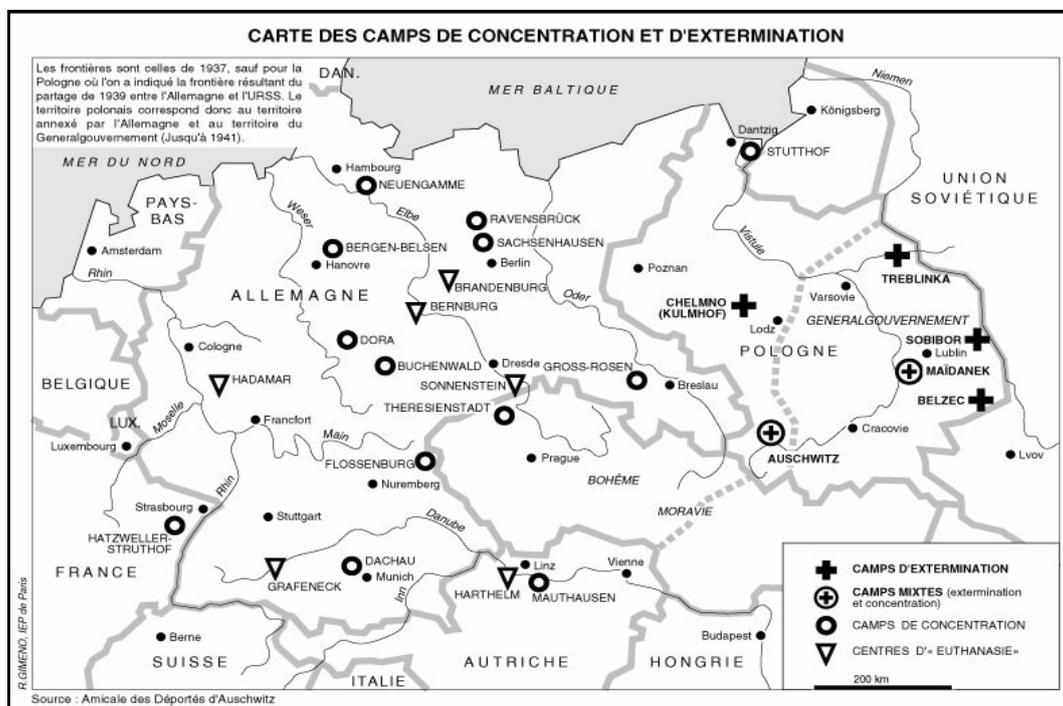
**N**otre collègue Jean-de-Mayorga est situé aux pieds des remparts de la ville de St-Jean-Pied-de-Port, dans la Basse Navarre au Pays Basque, à la dernière halte des chemins de Saint-Jacques de Compostelle avant de franchir les Pyrénées C'est un petit collège rural qui reçoit les enfants issus des environs et ceux qui viennent de plus loin grâce à un internat.

A la rentrée scolaire 2015, M. Mixel Esteban, notre professeur d'Histoire Géographie nous a proposé de participer au Concours national de La Résistance et de la Déportation. Au départ, nous ne savions pas ce que c'était. Pour nous informer, il nous a accompagnés au cinéma du village pour assister à la projection du film « Les Héritiers ». Nous étions super motivés pour participer. Voilà comment est née l'idée du concours et le numéro « MAYORGA » .

Nous remercions Mme Lucienne Dassié Saboulard et Mme Victorine Bally (épouse d'un déporté juif de Bayonne) de nous avoir accueillis ainsi que frère bénédictin Marc, de l'abbaye de Belloc pour son témoignage sur le retour des camps des deux moines supérieurs du monastère.

**Les élèves participants : Kattin Arrayet, Emma Roy, Aurélien Piolet, Xabi Bidegain, Cyprien de La Lande d'Olce, Damien Eyherabide**

# Les camps nazis de concentration et d'extermination



Atelier de cartographie de Sciences Po

**D**ans l'Allemagne hitlérienne, la fonction des camps de concentration était de faire une grande terreur. Ces camps étaient destinés à recevoir non seulement les adversaires des nazis, mais aussi tous les individus considérés comme dangereux pour le régime nazi. Les uns et les autres étaient arrêtés et amenés dans ces camps pour y être condamné au travail forcé. En parallèle, les camps d'extermination eux, ont été construits pour liquider physiquement les Juifs et les Tziganes, comme étant deux peuples de trop. Les premiers camps de concentration sont ouverts dans l'Allemagne hitlérienne en 1933, dès l'arrivée au pouvoir des nazis, pour interner des communistes, des opposants politiques, des Juifs, des malades mentaux et personnes handicapées. Les premiers ont été ceux de Dachau près de Munich en mars 1933, puis à Oranienburg-Sachsenhausen, Buchenwald, Flossenbourg

et Ravensbrück en 1939 pour les femmes. D'autres camps ont été implantés dans les pays annexés ou occupés par l'Allemagne nazie, en 1938 à Mauthausen en Autriche, en 1939 à Theresienstadt en Tchécoslovaquie, en 1940 à Auschwitz en Pologne, en 1941 au Struthof-Natzweiler en Alsace. Deux catégories de déportés ont été acheminées vers ces camps : les «déportés résistants et politiques» d'une part, et les déportés juifs et les tziganes. Dans ces camps de concentration, les déportés étaient soumis au travail forcé dans les *kommandos*, dans des usines d'armement toutes proches. Douze heures de travail par jour, les appels interminables dès l'aube et tard dans la nuit quel que soit le temps, les sévices infligés par les *kapos* (gardiens), la sous-alimentation, les maladies mal soignées : les déportés les plus faibles ne résistaient pas longtemps à ce régime. ●

# Ravensbrück

## un camp pour femmes

**L**e camp de Ravensbrück a été ouvert en mai 1939. C'est un camp principalement composé de prisonnières politiques. Plusieurs centaines d'enfants sont nés dans le camp, et n'ont pas survécu pour la plupart. Sur un total d'au minimum 132 000 personnes emprisonnées dans les camps, 60 000 à 90 000 sont décédés. À partir de l'été 1944, le nombre de détenus passe de 30 000 à 55 000 personnes. Vers la fin 1944, une organisation de résistance est créée.

À partir du mois de janvier 1945, alors que les exécutions par gaz ou par injection continuent, des négociations avec la Croix-Rouge sont entamées avec la diplomatie suédoise. Mais dans le même temps, les violences se poursuivent, avec des exécutions.

En 1945 une chambre à gaz élimine 5 000 à 6 000 personnes. À la fin de la guerre, face à l'avancée des armées alliées, les SS emmènent avec eux une partie des prisonniers pour les transférer vers d'autres camps, en Autriche ou dans le centre de l'Allemagne. En juin 1944, une ordonnance de Himmler avait donné de larges pouvoirs aux chefs SS des camps. Cette consigne explique pourquoi les scénarios de chacun des camps furent si différents : certaines évacuations tournèrent au massacre alors que, dans d'autres cas, la violence fut plus limitée. Les prisonniers des camps subissent de longues marches. Ces déplacements forcés, qui commencent au printemps 1944,

sont appelés « les marches de la mort ». Le 27 avril, 12 000 des 18 000 détenus encore sur place sont évacués du camp par les SS, dans diverses directions. Le 29 avril, les derniers SS quittent le camp. Le 30 avril 1945, il ne reste que quelques milliers de femmes malades qui n'avaient pu être évacuées.

À l'approche des Soviétiques, les derniers prisonniers sont évacués de Majdanek le 22 juillet 1944. De très nombreux déportés meurent d'épuisement, de faim, de maladies ou sont exécutés par les nazis. Les marches de la mort sont d'autant plus difficiles à comprendre que pendant les évacuations de Majdanek et les premiers départs d'Auschwitz, des convois continuent d'arriver de France et d'Italie à l'été 1944, puis de Hollande et de Theresienstadt en septembre. On estime que près de 300 000 sur les 700 000 personnes encore internées en janvier 1945, seraient décédées lors de ces évacuations. ●



## De la déportation pour Résistance au retour du camp de Ravensbürk

Lucienne Dassié Saboulard avait 16 ans lorsqu'elle a été déportée. Cette jeune résistante de Bayonne a été arrêtée le 11 mars 1943 avec ses parents pour participation au réseau Comète. Déportée, elle a été internée au camp de concentration de Ravensbrück. Elle a survécu et est rentrée à Bayonne fin mai 1945.



Lucienne Dassié Saboulard

## Rencontre avec Lucienne Dassié Saboulard

# « Je me suis libérée du camp avec ma mère »



Archives famille Dassié

**V**ous avez été déportée par les Nazis à l'âge de 16 ans. Quel était votre engagement dans la Résistance ?

**Lucienne Dassié Saboulard :** J'étais à la maison avec mon père, un matin. Je préparais ma composition de mathématiques. Mon père était en train de trier des graines pour le jardin, dans la cuisine. J'étais près de lui à travailler mes cours.

Il était silencieux et me regardait. « J'ai besoin de ton avis, m'a-t-il dit, c'est au sujet de ta mère, pour savoir si tu penses qu'elle serait d'accord... » Il me raconte alors qu'il a été contacté par une cousine habitant Paris, lui demandant de s'engager dans un réseau.

Puis il en parla à table à midi et ma mère acquiesça en lui disant : « Tu prends les Allemands pour ceux de la guerre de 1914, alors que c'est une bande de voyous sans foi ni loi, ils nous arrêteront tous. Je te laisse disposer de la maison ». Des gens sont alors arrivés, un chef de réseau local qui était Belge, Mme De Greef, et un grand monsieur flegmatique qui vivait dans la région alors qu'il était Anglais... La maison était alors isolée avec seulement un camp de militaires allemands non loin. Nous habitons à l'avenue Duverger-de-Hauranne à Bayonne, là où je vis toujours.

Nous étions membres du réseau Comète de passage d'aviateurs anglais vers l'Espagne. Des aviateurs venaient se reposer chez nous. Nous les recevions dans un canapé-lit du salon. Il y en avait deux au rez-de-chaussée et deux à l'étage. Nous devons les récupérer à la gare de Bayonne. Ce n'était pas simple, ils avaient le type anglais, rouquins pour certains et ce n'était pas simple de faire les deux kilomètres à pied entre la gare et chez nous. Nous avons commencé fin 1942. Pendant la période de résistance, je manquais l'école assez souvent.

### **Comment s'est passée votre arrestation ?**

**L. Dassié Saboulard :** *C'était* le 11 mars 1943. Je dormais dans ma chambre à l'étage et je m'étais réveillé. J'entendais les cloches de l'église de Saint-André toute proche. Il était quatre heures. Ce matin j'étais donc réveillée très tôt. J'ai entendu le crissement de notre portail. J'ai frappé à la porte de mes parents. Au même moment les Allemands ont défoncé la porte. Ils avaient encerclé la maison. Ils sont rentrés de force. Le premier entré était un jeune officier de la Gestapo. Il a dit à mon père : « Vous êtes accusé de faire partie d'un réseau de passage ». Nous avons été visiblement dénoncés. Immédiatement, nous avons été amenés à la prison de Bayonne. J'ai été séparée de mes parents et interrogée quatre heures par la Gestapo. Je n'étais pas dans la même cellule que mes parents. Nous avons souvent par-

lé de ce que nous devons dire ou pas.

Je savais qu'une partie du réseau dans lequel j'étais avait été arrêté. Tout le réseau était en attente, car une gamine de 16 ans c'était fragile... Ils ont essayé de me piéger. Et je n'ai pas parlé.

### **Par quels camps êtes-vous passée et qu'est-ce que vous y avez fait ?**

**L. Dassié Saboulard :** Je suis restée à la prison de Bayonne une semaine et ensuite au centre de détention des résistants de la Maison-Blanche de Biarritz pendant plusieurs semaines. Puis j'ai été transférée par train dans un wagon où se trouvaient des soldats allemands. Direction la prison de Fresnes à Paris. Je suis restée deux mois puis transfert au camp de Romainville aux alentours de Paris.

*Lire page suivante*



Archives famille Dassié

**Cyprienne Dassié**  
**mère de Lucienne**



Archives famille Dassié

**Edouard Dassié**  
**père de Lucienne**



Kattin Arrayet

---

**« Ils ont  
essayé  
de me  
piéger,  
et je n'ai  
pas  
parlé. »**

---

**Jean Dassié,  
rescapé de la rafle,  
raconte le retour  
du camp de sa soeur  
Lucienne et de sa mère**



Katim Arayet

Jean Dassié, frère de Lucienne, avait 7 ans lorsque sa famille a été arrêtée.

« J'étais dans ma chambre, avec une cousine. Les soldats sont entrés, mais ne nous ont pas fait attention. Après l'arrestation de mes parents et de ma sœur, j'ai été pris en charge par la famille et envoyé dans les Landes, près de Peyrehorade. Lorsque ma mère et ma sœur sont rentrées de déportation, on ne les reconnaissait pas. Pour des soins, elles ont été dirigées vers un sanatorium de Cambou, près de Bayonne. Ma sœur se remettait peu à peu, mais ma mère était épuisée. Ma mère est morte le 7 septembre 1947. Elle avait 50 ans. Ma sœur ne nous parlait jamais des conditions de sa détention. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle a témoigné ».



Katim Arayet

Je suis restée deux mois puis transférée au camp de Romainville aux alentours de Paris. Mon père a été séparé de nous. Il a été déporté à Buchenwald dans un camp de mutilés de la guerre de 1914. Ancien combattant, avait été blessé pendant la Première Guerre mondiale. Avec ma mère, nous avons été transférées en train au camp de Ravensbrück. Nous sommes arrivés de nuit. Nous étions dans le noir et d'un coup des projecteurs s'allumaient avec une galerie de SS armés, des femmes SS avec des cravaches, des chiens aboyant avec fureur. On passait à autre chose. Dès lors les portes des wagons se sont ouvertes, les chiens mordaient, arrachaient les peaux. Nous avons été propulsés dans la nuit. J'étais à 17 km de la Baltique ? Nous ne savions pas où nous étions. Nous avons marché longuement dans le noir et d'un coup, c'était impressionnant nous nous sommes trouvés face aux portes du camp qui s'ouvraient doucement comme une mâchoire. Il se passait quelque chose de décisif. Nous

sommes rentrés là-dedans. Il y avait des femmes, des sortes de squelette avec des vêtements rayés et plus tard j'ai constaté que c'était l'infirmerie et ses malades venues des baraques.

On nous a poussés dans des douches. Nous avons entendu parler de cela au camp de Romainville. Nous avons peur, mais c'était des douches. Nous avons dû passer devant des SS qui nous regardaient nues pour mieux nous humilier. J'étais jeune, mais le plus difficile était pour les mères et les femmes âgées. Les SS les montraient, les faisaient se tourner, se moquaient pour nous humilier. On nous a ensuite tondus. Ils nous ont fait ouvrir nos valises et ont tout pris. J'étais avec un habit rayé, et plus rien même plus de brosse à dents. Ils ont voulu nous amener à un état de bête. Et ils ont réussi souvent à briser beaucoup d'entre nous. Moi, j'ai été un peu protégée par mon physique, j'étais blonde aux yeux clairs et ils se sont posés des questions sur mon compte.

Ma mère était une blonde aux yeux verts. Les SS voulaient, avec leurs théories raciales, comprendre d'où je venais. À l'hôpital de Ravensbrück, j'étais convoquée devant des médecins SS. Je ne comprenais pas l'Allemand et ils me mesuraient les yeux, le nez, le visage, le corps. J'étais là, nue, comme on examine une bête. Je ne comprenais pas l'Allemand. Une Tchèque qui était près de moi me dit : « Tu es le parfait type d'Aryen pour eux ». Elle me conseilla de faire attention. Débrouille-toi pour dire que tu n'es pas originaire de l'est. Ils m'ont interrogé sur mes origines. Mais j'ai répondu que ma famille était originaire d'Espagne, de Castille où l'on trouve bien sûr des blonds. Ils se sont de suite désintéressés de moi et heureusement, car ils destinaient des femmes à la prostitution, des femmes blondes pour reproduire des enfants blonds, avec des SS. Ils violaient les femmes pour créer une « race aryenne pure ».

### ***Quelles étaient vos conditions d'internement dans le camp ?***

**L. Dassié Saboulard :** J'étais affectée dans une usine souterraine enterrée sous une forêt. Cette femme enseignante était près des cuisines à quatre pattes à chercher des pommes de terre au sol. Un SS avait un regard jubilatoire en voyant cela. Nous avons résisté en tournant les choses à la dérision, grâce à l'humour. Les femmes russes le comprenaient et l'une d'entre elles marchait derrière une garde SS et la minait. Nous nous protégeons ainsi et retrouvons une humanité à travers l'humour.

Une chose m'a le plus frappé. C'est l'appel du matin. Les sirènes sonnaient à quatre heures du matin pour réveiller tout le camp. Le travail devait commencer à 6 heures du matin.

Je regardais par la fenêtre de mon bloc les marées humaines de femmes qui passaient en costume rayé pour se rendre à l'appel dans la cour générale du camp. C'était de longue colonne de femmes. Et à un moment donné, plus de femmes, mais des enfants... Des petits de 2, 3, 4 ans qui trébuchaient, tombaient, pleuraient, appelaient leur mère dont ils étaient séparés en fait. Nous savions qu'un convoi était arrivé de France. Les tout-petits étaient des enfants juifs sans leur mère. Ils étaient en transit. Des femmes SS les ramassaient et s'en occupaient de façon attendrissante. Et nous avons su que les mêmes femmes mettaient ensuite des enfants dans les wagons pour être transportés et exterminés à Auschwitz...

Lorsque nous sommes arrivés dans cette usine, nous avons un appel. On nous sélectionnait par les mains, mains fines, et on avait besoin des jeunes femmes. Ils sélectionnaient pour les corps de métiers à l'intérieur, les mains longues et fines travaillaient avec des loupes et des pièces très fines. Il y avait du personnel civil et plus des gardes nazis. Nous allions à pied depuis 6 heures Il y avait ce que l'on appelait le café, une boisson sombre infâme et rien d'autre

Avec une pause d'une heure avec une soupe liquide et un peu de rutabaga, trois-quatre cuillères. Nous revenions au camp, puis à nouveau un appel. Je vivais dans un bloc. C'était une unité d'habitation. Il y avait une pièce commune et à côté une chambre de chef de bloc, des prisonnières plus dures, plus salopes parfois que les SS souvent. Le dortoir était un empilage de lits sur des tréteaux ; les lits les plus bas pour les femmes moins agiles. Il y a une paille et une couverture par personne. J'étais avec ma mère. Des rats venaient dans les dortoirs la

---

**« Nous travaillions 12 heures et sept jours sur sept debout devant la machine. »**

---



***La mère Cyprienne Dassié, la fille Lucienne au Sanatorium un an après le retour des camps de concentration. Avec elles Jean.***

***Lire en page suivante***

nuit et s'installaient sur nos paillasses. J'étais la première fois terrorisée. Ils venaient chercher la chaleur, car la température descendait jusqu'à - 18°. Vers les quatre heures du matin, ils partaient, comme pour signaler l'arrivée des gardiens. L'appel se passait dehors, dans le froid. Ces appels pouvaient durer plusieurs heures. Nous étions debout. Si une femme tombait, elle était battue. Pour tenir, je développais de la haine envers les SS et les gardes. Et je n'étais pas la plus à plaindre, car j'étais sportive. Je travaillais en permanence dans une usine de guerre qui servait à fabriquer les systèmes de guidage des fusées V1 et V2 que les Allemands préparaient. J'ai fait plusieurs camps annexes dans ce secteur. J'ai vu la mort de camarades. J'ai vu une gardienne SS frapper des prisonnières à mort. Les prisonnières mourraient de faim, de maladie, de faiblesse. Elle battait tout ce qui lui tombait sous la main.

### *Comment s'est passée votre libération?*

**L. Dassié Saboulard** : Je suis restée de septembre 1943 à avril 1945. Je me suis libérée avec ma mère. Depuis quinze jours l'usine ne marchait plus comme avant, plus de courant. La ville de Hambourg proche était bombardée et les usines électriques aussi.

*Lucienne Dassié  
avant la guerre  
devant sa maison de  
Bayonne.*



Archives famille Dassié

L'usine ne fonctionnait plus. Nous restions sans activité dans l'usine. Quand on a faim, froid, peur, l'humanité se révèle. Il y a des gens formidables et d'autres pas. J'ai connu des prostituées qui étaient formidables et à côté de cela des bourgeoises, des riches qui piquaient le pain des voisines.

Un jour, alors que les Allemands vidaient le camp et nous amenaient à pied, dans leur fuite face aux Alliés, nous avons réussi à filer avec ma mère. Dans une briqueterie, nous nous étions cachés avec deux autres femmes. Je pesais 31 kg.

Ma mère a fait l'exode du retour avec moi. Nous ne savions pas si mon père était vivant. J'ai fait beaucoup de marche à pied. J'ai senti en marchant que j'allais mourir. Ma préoccupation était que ma mère rentre.

J'ai pris de la distance et je voulais me jeter dans un fossé pour qu'elle ne me voit pas. Elle s'est retournée.

Elle m'a dit : « Je sais, ce que tu veux faire. Marche devant ». Puis nous avons trouvé des troupes alliées. Nous avons ainsi rencontré une jeune femme dans un uniforme. « Je suis Laborde Noguès d'Arcangues », nous a-t-elle dit. Elle était Basque et nous a pris dans son ambulance. Nous sommes arrivées à Lüneburg, au sud de Hambourg, où se trouvait un hôpital militaire anglais. Puis nous avons été transportées en France, dans un avion, pour Paris. Nous étions dans un centre d'accueil pour déportés. Nous recherchions notre père. Nous l'avons trouvé à l'hôpital de la Salpêtrière. J'ai été à l'hôpital. J'étais face à un vieillard qui me tendait ses bras tremblants. Il n'était plus reconnaissable avec ses 48 ans. Il mourrait peu à peu. Il nous a quittés le 29 mai 1945.

Puis nous sommes rentrées à Bayonne par train. J'étais devenue renfermée sur moi-même. J'avais des questions fondamentales, existentialistes à poser à mon père qui n'était plus là. Je m'interro-

geais sur l'inhumanité. Ce qui m'a le plus frappé en camp, ce sont ces enfants... et quand on vous dit qu'on va les tuer... Des femmes avaient aussi renoncé à rester elles-mêmes. Moi j'avais la haine, même à l'heure actuelle, j'ai du mal à comprendre. Comment un peuple aussi évolué que le peuple allemand a-t-il pu en arriver là ? ●

### **Comment avez-vous pu survivre?**

Un jour, je me suis effondrée de faiblesse devant une machine. Je suis sortie de l'usine et j'ai été amenée dans un bâtiment des SS. J'étais face à un SS, je ne comprenais rien. Il me montre le canapé. Je m'y installe. Je devais ouvrir ma robe. J'avais des poux, j'avais peur d'être abattue. Il a pris la température. Il gueule alors. On me dit que je suis très malade et me voilà dirigée à l'infirmerie. Une médecin était Russe, une femme d'une trentaine d'années. Je suis revenue à l'appel et on me mit à part. À l'infirmerie les femmes étaient sur la paille, elles grelottaient, crachaient, une Polonaise voisine me regardait avec de grands beaux yeux. Elle était morte. Je suis restée à l'infirmerie. Mon médecin russe a tiré le plus possible pour me garder trois semaines. Elle était cependant contrôlée et dut me laisser partir. La SS est venue, elle était chargée de faire disparaître les femmes trop faibles lorsque le médecin SS du camp venait contrôler. Elle m'a fait transférer vers un bloc. Je n'ai jamais compris pourquoi elle m'a finalement protégée. Elle m'a dit au bout d'un certain temps de reprendre le travail, car elle m'a dit « je ne peux plus te protéger ».



Archives municipales de Bayonne

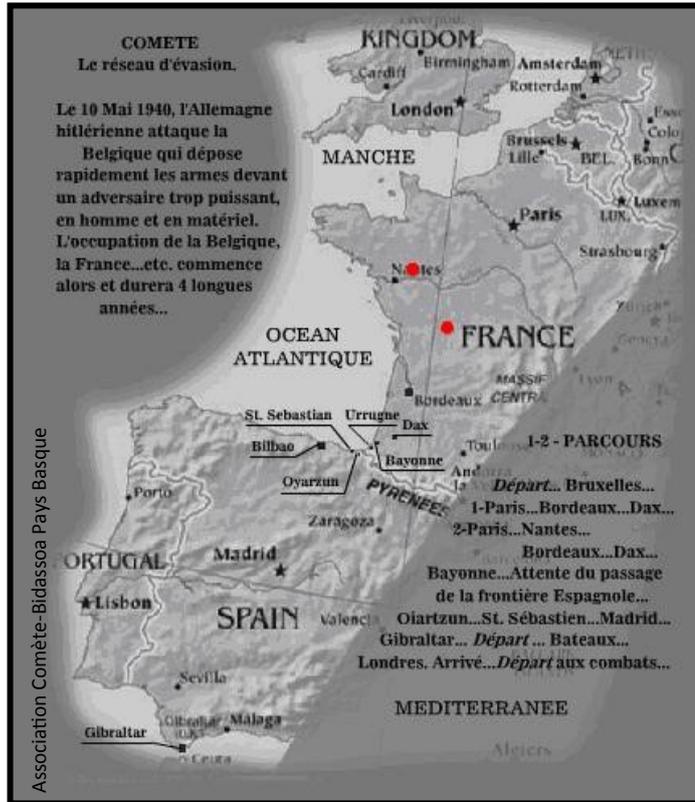
*Fin août 1944 c'est la Libération à Bayonne, mais les camps nazi seront libérés en 1945.*

---

**« Les femmes  
étaient sur  
la paille,  
elles grelottaient,  
crachaient,  
atteintes  
par la maladie. »**

---

## Les passeurs basques du réseau Comète



Jean-de-Luz, Ciboure, Urrugne. Il comprend de nombreux résistants qui hébergent, nourrissent et passent les aviateurs vers l'Espagne, grâce notamment au passeur Florentino Goikoetxea. Il conduit les aviateurs vers la frontière. Puis les pilotes anglais rejoignent Saint-Sébastien où ils sont pris en charge par l'ambassade britannique. Le 15 janvier 1943, suite à une dénonciation, Andrée de Jongh est arrêtée. D'autres arrestations s'en suivent, dont celle



Archives municipales de Bayonne

**L**e réseau de passage Comète débute en juin 1940 en Belgique par des actions de solidarité envers des soldats britanniques n'ayant pu rembarquer à Dunkerque. Des Belges, Andrée de Jongh et son père Frédéric, accompagnent les soldats vers l'Espagne, par les Pyrénées basques. Le réseau se structure en 1941.

Au Pays Basque, la famille De Greef organise ce réseau rattaché aux services secrets anglais. Beaucoup de femmes participent au réseau. Parmi elles, Cyprienne Dassié, avec son époux Édouard et leur fille Lucienne. Cette famille reçoit les aviateurs à leur maison de *Bichta Eder* à Bayonne.

Le réseau s'étend sur Anglet, Saint-

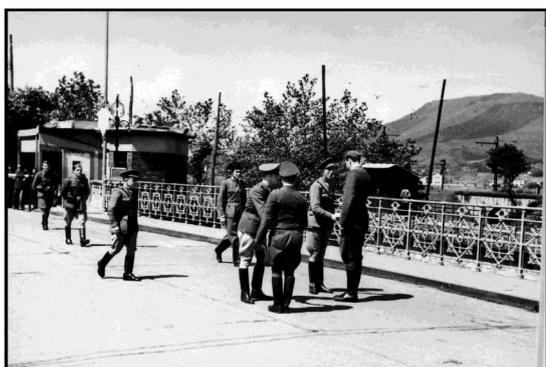
de la famille Dassié à Bayonne, Édouard, Cyprienne, Lucienne Dassié sont arrêtés le 11 mars 1943, puis déportés. La branche belge est démantelée, puis celle de Paris. Mais le réseau se reconstitue. Il passe alors par le Pays Basque intérieur, avec une ligne entre Bidarray et Elizondo, puis d'Espelette à Dantxaria, et d'Anglet à Sare. La ligne Urrugne-Biriatou reprend aussi ses activités.

Malgré toutes ces épreuves, le réseau Comète poursuit ses activités jusqu'au 22 août 1944, de nouveaux résistants s'engageant pour la Liberté et contre la nazisme. Depuis 1941, plus de huit cents aviateurs alliés sont passés par le Pays Basque. ●

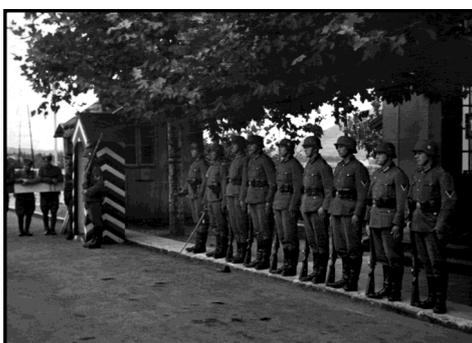
*En 1945 sur la Place du Glacis de Bayonne, Jean Dassié, le fils d'Edouard, reçoit la médaille militaire pour son père décédé après le retour des camps. La jeune femme est sa tante, également résistante. Ci-dessous, la frontière d'Hendaye, secteur par où passait le réseau Comète.*



Archives famille Dassié



Archives municipales de Bayonne



*Le réseau Comète passe aussi près de St-Jean-Pied-de-Port (ci-dessus) où se trouve aussi la ligne de démarcation. Ci contre la frontière d'Hendaye. Le dessin qui représente Edouard Dassié a été réalisé au camp de Buchenwald par un compagnon de déportation.*

# LE COURRIER

A REFUSÉ DE PARAÎTRE SOUS L'OCCUPATION  
JEAN DE L'ESPE, Directeur  
numéro 1 fr. 50

## A Bayonne sont évoquées les horreurs de Buchenwald et de Dachau

On a lu et entendu la nuit dernière (jeudi 30 juin), devant la grande salle de conférences de la mairie de Bayonne, les horreurs de Buchenwald et de Dachau. C'est un grand événement de Bayonne, car c'est la première fois que dans ce pays on a pu lire un texte dépeignant les horreurs de la Shoah que nous ont fait connaître les livres de la Shoah. C'est un événement de Bayonne, car c'est la première fois que dans ce pays on a pu lire un texte dépeignant les horreurs de la Shoah que nous ont fait connaître les livres de la Shoah. C'est un événement de Bayonne, car c'est la première fois que dans ce pays on a pu lire un texte dépeignant les horreurs de la Shoah que nous ont fait connaître les livres de la Shoah.

Après Mlle Testar, présidente de la Ligue des Français de Bayonne, c'est M. P. Arnaud qui a pris la parole. « C'est un événement de Bayonne, car c'est la première fois que dans ce pays on a pu lire un texte dépeignant les horreurs de la Shoah que nous ont fait connaître les livres de la Shoah. C'est un événement de Bayonne, car c'est la première fois que dans ce pays on a pu lire un texte dépeignant les horreurs de la Shoah que nous ont fait connaître les livres de la Shoah. C'est un événement de Bayonne, car c'est la première fois que dans ce pays on a pu lire un texte dépeignant les horreurs de la Shoah que nous ont fait connaître les livres de la Shoah. »

### La presse en parle

**P**eu d'articles et d'écrits paraîtront sur la Libération des camps, à Bayonne et dans le Pays Basque. Nous avons cependant trouvé un article du quotidien Le Courrier, en date du 5 juin 1945. Le Courrier de Bayonne publie ainsi un des premiers articles sur le retour des camps de concentration. Il s'agit d'un compte-rendu d'une réunion dans un hôtel de Bayonne, le Majeur, qui rassemble des déportés de retour des camps. Visiblement choqué par les témoignages, le journaliste Édouard Flous n'a pas de mots assez durs pour condamner les « Allemands qui sont bruts par tempérament ». Le journaliste attribue ici une image négative à une nation, parce qu'il fallait cibler des coupables, mais aussi parce qu'il était certainement difficile d'imaginer que « les horreurs » pouvaient être quelque chose d'habituel chez les humains. Hors, nous l'avons dans la leçon sur la Première Guerre mondiale, d'autres personnes ou peuples peuvent aussi commettre des « horreurs », comme par exemple l'État de Turquie qui organise le génocide des Arméniens en 1915. Nous avons retenu dans l'article le témoignage significatif d'une internée du camp de Ravenbrück, Mme Testar, de Lille : « Nos gardiens n'avaient aucune espèce d'égards pour nous, dit-elle. Jeunes ou vieilles, aucune d'entre elles ne bénéficia jamais d'aucun régime adoucissant ». Et le journaliste d'écrire : « Elle fait un récit, d'un pro-



fond réalisme, du sadisme des SS qui s'acharnaient sur de pauvres êtres démunies, dans défense. Elle évoque le sort misérable des pauvres petits enfants dont certains sont nés dans cet horrible bagne où s'exerça toute la puissance de férocité nazie ».

Un Bayonnais, Jacques Simonet, de retour du camp de concentration de Dachau, est plus explicite dans son témoignage : « Nous étions 450 dans une baraque de 20 mètres sur 10. La plupart d'entre nous étaient malades, avaient la dysenterie, le typhus. Il fallait avoir au moins 40° de fièvre pour aller à l'infirmerie. Mais on ne voulait pas y aller, car on n'en revenait pas. Nous gardions souvent parmi nous plusieurs jours des camarades morts afin de pouvoir profiter de leur maigre part. ce furent des moments horribles jusqu'à l'arrivée des Américains qui mirent un terme à notre calvaire. »

Après d'autres témoignages, tout aussi émouvants, la soirée se termina la le chant de La Marseillaise et un appel à se réunir « autour du grand et vénéré chef : le général De Gaulle ». ●

#### **LIBERATION DU CAMP DE NEUENGAMME**

Des marins français libèrent le camp de concentration de Neuengamme, au sud de Hambourg, en Allemagne. C'est Manolo Da Costa qui a pris la photographie. Ce jeune marin de Saint-Jean-de-Luz, évadé de France puis engagé dans les troupes françaises en Afrique du Nord a participé à la Libération de ce camp et a découvert ici des amas de chaussures, révélant l'ampleur de l'horreur. Un des soldats tient au bout du fusil, les lambeaux d'un vêtement rayé de déporté.

**COLLEGE MAYORGA**

**16 Place des Remparts**

**64220 St-Jean-Pied-de-Port**

**Tél : 05 59 37 03 35**

**e-mail : [secretariat.mayorga@wanadoo.fr](mailto:secretariat.mayorga@wanadoo.fr)**



**<http://mayorgasaintemarie.fr>**